

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT

SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

22 DECEMBRE 1966
NUMERO 433
0,50 F. LE NUMERO
38^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

NOUVELLE SERIE

FRANCO LE MENSONGE

Il a remporté le plébiscite... mais le peuple ne l'a pas plébiscité. « Tout le monde » a voté Franco, même le million de morts de la guerre, les 500.000 fusillés et leurs familles...

Mais le mot de la fin c'est le peuple qui le dira.

LA TREVE

POUR le peuple du Viêt-nam il est incontestable que toute trêve qui pourrait intervenir dans la guerre qu'il subit, ne peut être que bien accueillie; et cela en dépit de la date ou de la durée. Notons en passant que la date et la durée étant choisies, sans aucun doute, dans des buts démagogiques ou politiques et par des individus que le drame humain du Viêt-nam laisse indifférents, il serait absurde de considérer la trêve sous l'angle sentimental.

Bien sûr, si le crime collectif que représente la guerre cesse, ne serait-ce que quelques heures et même sous prétexte que c'est Noël, eh bien, tant mieux, et nous applaudissons à deux mains. Peu nous importe que certains invoquent la naissance du Christ pour réclamer une journée de paix; nous pourrions, nous, athées, profiter que le solstice d'hiver coïncide à cette période de l'année, invoquer la croissance du jour au dépens de la nuit et extrapoler en soulignant le besoin de paix pour ce peuple meurtri, à l'aurore d'une nouvelle année.

Dans le domaine des réalités, nous sommes forcés de reconnaître que trop d'intérêts moraux et matériels sont en jeu dans cette guerre pour qu'à l'heure actuelle il puisse être question d'autre chose qu'une trêve.

Sur le plan moral, n'est-ce pas une excellente occasion pour les Américains de faire « mousser » leur propagande anti-communiste et pour les communistes de mettre en relief la barbarie de l'impérialisme yankee ? Et des méthodes barbares on en retrouve dans les deux camps, comme dans toutes les guerres; il n'y a d'ailleurs qu'à lire les divers récits faits par les correspondants de guerre, pour être édifiés.

Écoutez-en un: il vous parle de ce Viêt-nam où il est question de trêve: « La répression fut terrible. Les gouvernements ravagèrent les villages, emmenèrent les hommes valides pour les enrôler de force dans les unités régulières. Les rescapés s'adressèrent à l'O. N. U. pour protester contre la politique d'extermination de Diem. L'O. N. U. « oublia » d'inscrire la question à l'ordre du jour. »

Quand nous vous disons que trop d'intérêts sont liés contre la paix au Viêt-nam... D'ailleurs, la guerre reste toujours un excellent débouché pour certaines industries que nous pourrions cataloguer dans les « haïssables ». Ceux qui suivent l'émission de « Cinq colonnes » à la télé ont pu constater combien le Japon se réjouit de la persistance des hostilités en Extrême-Orient. Mais le drame c'est que la classe ouvrière mondiale ne soit pas unanime pour condamner non seulement

la guerre au Viêt-nam, mais toutes les guerres et, en conséquence, ne plus produire du matériel militaire quel qu'il soit. Oui, quel qu'il soit, car à quoi bon s'insurger contre le danger atomique, qui risque de ne pas faire exception pour ceux qu'on nomme « grands » alors que des armes conventionnelles comme le napalm sont exclusivement réservées à ceux qui ont toujours subi les guerres: les peuples.

C'est précisément dans ce domaine que l'unité et la cohésion de tous les travailleurs doit se manifester en premier lieu. Il est certainement difficile pour les travailleurs de l'industrie de guerre de renoncer à un emploi sûr quand le spectre du chômage rôde dans les environs mais, il

faut admettre que cette difficulté ne peut se comparer à celle des peuples qui n'aspirent qu'à la paix.

N'oublions surtout pas que par-dessus les frontières les travailleurs du monde entier font partie d'une même classe: celle des exploités. Les guerres étant une des diverses formes de l'exploitation de l'homme par l'homme, sans aucun doute la plus barbare, nous devons exiger autre chose que des trêves qui ne sont qu'un pis-aller.

Les militants de la C. N. T. savent depuis toujours que la guerre est un obstacle à toute émancipation humaine; aussi nous refusons toute trêve dans le domaine de cette émancipation et déclarons: Guerre à la guerre.

Tribune libre. CAPITALISME ET DEMOCRATIE

XI

En s'insérant à l'intérieur même du système capitaliste international sans pour autant continuer parallèlement une politique de « révolution permanente et universelle », l'U. R. S. S. calcule sa politique intérieure et extérieure sur le modèle des systèmes capitalistes occidentaux et cimente les conditions qui permettent la perpétuation de l'exploitation de l'homme par l'homme sur une échelle jamais atteinte. A l'intérieur, cette position est caractérisée par un retour à des normes de production bourgeoises, à l'extérieur par le maintien des possibilités, pour le néo-capitalisme évoluant vers le capitalisme d'Etat « occidental », de rester un système durable, solide, surmontant sans cesse ses propres difficultés. Les dirigeants

soviétiques entendent ne pas perdre le bénéfice des privilèges acquis par la bureaucratie à la faveur du soulèvement des révolutionnaires de 1917. Aussi évitent-ils au maximum une tension qui pourrait amener l'éclatement d'un conflit généralisé. Cette « sagesse » est partagée par le capitalisme occidental. Les révolutionnaires de Budapest et ceux de Saint-Domingue en ont fait les frais des deux côtés.

Le partage du monde effectué par les deux « géants » apparaît comme un bloc solidement scellé par une alliance tacite contre-révolutionnaire. Mais le bouleversement des rapports de force ainsi équilibrés pourrait amener le séisme total. Ce bouleversement s'annonce peut-être avec l'avènement au titre de « troisième puis-

sance » de la Chine populaire et l'im-passe vietnamienne.

Ce dénoûment fatal semble difficilement évitable à moins que les masses exploitées retirent violemment leur participation aussi bien à l'exploitation capitaliste de l'Occident qu'au système coercitif du bloc soviétique et qu'il ne se produise :

- un vaste mouvement insurrectionnel en Europe occidentale à partir de la péninsule Ibérique et en Amérique latine, paralysant les U. S. A. et se prolongeant en une prise de conscience de classe du peuple américain à partir de l'action des minorités opprimées (dont le prolétariat de couleur);
- un soulèvement parallèle interne en Union soviétique et en Chine populaire visant à l'instauration du véritable socialisme.

se à la coercition des conditions de travail.

L'ensemble de l'appareil de propagande appartenant à l'Etat, c'est-à-dire à l'émanation politique des classes économiquement dominantes, a forcément pour but, dans le cadre de la propagande électorale, de préserver les structures sociales existantes et la nature des rapports de production qui sont à l'origine de ces structures. Le suffrage universel n'apparaît plus, dans ce contexte, que comme la ratification automatique des grandes lignes de la politique capitaliste. Dans la mesure où le travailleur se trouve décomposé dans ses actions en une entité économique, le producteur, et une entité politique, l'électeur, l'offensive exclusivement politique du suffrage universel, même si elle pouvait être menée à bon terme, ne ferait que produire des modifications d'ordre superficiel dans la superstructure que constitue l'appareil d'Etat sans altérer les rapports de production eux-mêmes.

L'Etat capitaliste ne dispose pas seulement des moyens de propagande mais encore des moyens de coercition brutale qui seraient mis en œuvre contre toute décision du suffrage universel visant à modifier la structure de la société sans être appuyée par une force réelle capable de s'emparer matériellement des moyens de production. Cette constatation amène à nier la possibilité d'une « révolution par le sommet » qui devrait se plier à la hiérarchisation des classes et constituerait encore une simple modification superficielle sans parvenir à atteindre les fondements de l'exploitation de l'homme par l'homme.

LES ILLUSIONS DU SUFFRAGE UNIVERSEL

« Tant que la bourgeoisie a craint que le suffrage universel ne devint entre les mains du peuple une arme qui pût être tournée contre les privilégiés, elle l'a combattu avec acharnement. Mais le jour où il lui a été prouvé, en 1848, que le suffrage universel n'est à craindre, et qu'au contraire on mène très bien un peuple à la baguette avec le suffrage universel, elle l'a accepté d'emblée. Maintenant, c'est la bourgeoisie elle-même qui s'en fait le défenseur, parce qu'elle comprend que c'est une arme excellente pour maintenir sa domination, mais absolument impuissante contre les privilèges de la bourgeoisie. » (Pierre Kropotkine).

L'élévation à la souveraineté politique de tous a été saluée par le prolétariat comme une victoire susceptible d'amener tous les bouleversements sociaux souhaités parce qu'elle retirait aux droits politiques le caractère d'un privilège pour en faire une faculté également répartie et plaçait tous les individus, quelle que soit leur position sociale, sur un même plan. Egalité devant le suffrage universel comme égalité devant Dieu.

Mais cette victoire, conquise par la bourgeoisie sur les anciennes classes dominantes, dont la suprématie ne correspondait plus aux conditions historiques dans lesquelles se développait la production, devait fatalement servir à asséoir le pouvoir et les privilèges de la nouvelle classe économiquement dominante. Car aucun droit théorique ne représente une valeur en soi, il n'a de sens que celui que lui confèrent les conditions matérielles objectives dans lesquelles il s'inscrit. Ainsi le suffrage universel c'est l'avènement politique du capitalisme naissant qui rétablit l'équilibre d'un système fondé sur la domination d'une classe sur les autres en accordant à la classe économiquement maîtresse la faculté de s'incarner dans les superstructures politiques du régime et de rendre ainsi sa cohérence fondamentale à ce régime. Le suffrage universel est la consécration de la bourgeoisie industrielle en tant que classe dirigeante et privilégiée. Car, disposant de tous les moyens, c'est dans le sens de son maintien au pouvoir que s'orientera presque automatiquement la volonté des élections politiquement libres mais économiquement asservies.

L'instauration d'un droit théorique, également partagé, dans le contexte matériel d'un système économique fondé sur les privilèges et l'inégalité sociale, maintenant les couches laborieuses de la société dans l'asservissement intellectuel résultant des conditions de leur existence, interdit l'exercice affectivement libre de ce droit et la véritable auto-détermination des travailleurs. Ces derniers ne participent pas à la puissance politique avec les classes dirigeantes mais y participent seulement en tant que masse non éclairée parce que soumi-

se à la hiérarchisation des classes et constituerait encore une simple modification superficielle sans parvenir à atteindre les fondements de l'exploitation de l'homme par l'homme.

L'élévation des « représentants » des travailleurs, par le jeu des suffrages, à la qualité de membre de l'appareil politique de l'Etat capitaliste n'est que le passage d'une classe à l'autre de politiciens de carrière qui forment la représentation des classes laborieuses pour l'application de la législation bourgeoise, c'est-à-dire pour le maintien des conditions qui assurent la domination d'une classe sur les autres. Il est bien évident que le véritable intérêt des travailleurs ne réside pas dans la consolidation de ces structures mais dans leur destruction accompagnée de l'abolition des privilèges qui en découlent. En d'autres termes, la représentation politique légale des travailleurs cimente la cohésion des diverses forces potentielles sociales dans une même entreprise qui est le maintien des conditions de réalisation du profit capitaliste. L'action des syndicats réformistes complète ce schéma d'« encadrement » des masses laborieuses.

Le régime capitaliste ne serait pas placé dans une situation d'équilibre durable sans une certaine opposition qui est elle-même d'essence bourgeoise dans la mesure où elle apparaît comme la légitimité démocratique du système mais qui entretient l'illusion d'une lutte à pied d'égalité entre les différentes couches sociales. Le fascisme, c'est-à-dire le capitalisme ouvert, ne s'appuyant que sur la force, qui supprime cette opposition bourgeoise, ne survit pas longtemps sans elle en tant que tel. La hiérarchisation des classes doit en effet apparaître aux yeux de tous, pour que le capitalisme puisse subsister, comme un ordre « naturel », non oppressif, qui résulterait de lois immanentes à la société en tant qu'absolu. En réalité cette conception ne fait pas appel à la notion de hiérarchisation des classes mais à celle d'une hiérarchisation des individus indépendante de la structure des rapports sociaux. Il est bien évident que les individus sont déterminés dans leur devenir par la nature des conditions sociales inégales qui les entourent; mais c'est précisément ce que veut nier, par le mythe d'une représentation politique, la philosophie néo-bourgeoise.

SEVY
(A suivre)

L'ESPAGNE D'AUJOURD'HUI

Revendication patriotique de Gibraltar et hypothèque du territoire national

LES BASES MILITAIRES AMERICAINES EN ESPAGNE

LE gouvernement du général Franco a posé le problème de la souveraineté comme un acte de légitime patriotisme, en même temps qu'une étape nécessaire du processus général de décolonisation dans le monde.

S'appuyant sur la thèse qui est contenue dans le sixième paragraphe de la résolution 1.514 de l'O. N. U. et qui dit : « Toute tentative tendant à rompre totalement ou partiellement l'unité nationale et l'intégrité territoriale d'un pays est incompatible avec les intentions et les principes de la Charte des Nations Unies », le gouvernement du général Franco exige l'intervention de l'O. N. U. afin d'obliger l'Angleterre à restituer le territoire colonisé de Gibraltar.

Faisant suite à l'affront honteux et au terrible avertissement que signifient les bombes nucléaires tombées à Palomares, dans l'accident produit entre des bombardiers atomiques du Strategic Air Command, qui ont comme bases logistiques les bases militaires américaines en Espagne, le gouvernement franquiste a lancé une vaste campagne de propagande patriotique pour mobiliser le peuple espagnol et l'opinion publique internationale au sujet de sa revendication de Gibraltar.

Au moment où cette campagne démagogique poursuit son escalade, nous dénonçons énergiquement le patriotisme dilettante du gouvernement du général Franco, qui, le 26 septembre 1963, autorisait le gouvernement des Etats-Unis à occuper et installer des bases militaires sur des terres espagnoles aussi « dignes et chères » que Gibraltar: Rota, Torrejón, Sanjurjo-Valenzuela, Morón, San Pablo, etc...

ANTECEDENTS DE L'INSTALLATION DES BASES MILITAIRES

Durant la période 1940-48, il existait en Espagne un fort courant de sympathie pro-américaine, dû principalement à l'espoir du peuple espagnol, qui croyait qu'après le triomphe des démocrates sur le nazifascisme, celles-ci appuieraient les forces démocratiques espagnoles pour le libérer de la dictature franquiste imposée brutalement avec l'aide des troupes de Hitler et Mussolini. La guerre mondiale contre l'axe s'interprétait en Espagne comme le prolongement de la lutte contre le fascisme, commencée dans notre pays en 1936. Pour toutes ces raisons, les Américains étaient considérés comme des défenseurs résolus de la démocratie. De plus, intervenait la forte personnalité du président Roosevelt et ses déclarations de « foi démocratique » rassemblées dans les paragraphes de la Charte de l'Atlantique (condamnation de l'impérialisme, reconnaissance du droit de chaque peuple à choisir librement sa propre forme de gouvernement, nécessité du progrès économique et du bien-être social, plus de terre, plus de menaces de guerre, plus de misère, etc.), pour que les Américains bénéficient d'une auréole de popularité au sein d'amples couches de l'opinion publique espagnole. Cette popularité dans les forces démocratiques et dans la classe ouvrière n'est pas partagée à cette époque par les secteurs réactionnaires et fascistes. Au contraire... A plusieurs reprises des groupes de phalangistes insultèrent et maltraitèrent les personnes qui sortaient des réunions tenues au Centre américain de Madrid, et en d'autres occasions, des manifestants phalangistes jetèrent des pierres contre les fenêtres de l'Ambassade américaine. Les communistes des ambassades britannique et américaine étaient lus en secret, et les émissions de la B. B. C. et de la V. A. étaient écoutées en cachette de peur d'être découvert et dénoncé.

Mais malgré la répugnance manifestée par les démocrates envers le régime franquiste, et malgré l'évidente conspiration entre Franco et l'axe, les Américains furent ceux qui, déjà en ce moment, au lieu de le condamner irrévocablement, établirent un pacte en vertu duquel Franco demeurerait en dehors du conflit en échange de quelques envois de blé, coton, essence et d'autres articles de pre-

mière nécessité, valorisés à 100 millions de dollars, et des garanties formelles stipulant que la guerre mondiale terminée au bénéfice des alliés, ceux-ci ne gêneraient pas le franquisme. Le sale marchandage entre les Etats-Unis et Franco commença, donc, avec les premières négociations de l'ambassadeur Weddell. En même temps, les « champions de la démocratie » promettaient aux combattants espagnols qui luttaient contre le fascisme sur les fronts d'Afrique, de Norvège, d'Italie, de Grèce, dans la Résistance française et dans d'autres dures campagnes, qu'après en avoir terminé avec Hitler et Mussolini, il serait procédé à la liquidation du foyer nazifasciste de Franco et au retour aux libertés démocratiques pour le peuple espagnol.

Tant que dura la guerre mondiale et dans les premiers temps de l'après-guerre, les Etats-Unis bénéficièrent d'une indiscutable sympathie populaire en Espagne. Mais cette sympathie se transforma peu à peu en aversion croissante lorsque le peuple espagnol eut vérifié avec surprise et amertume, comment le gouvernement américain, au lieu d'appuyer les forces démocratiques, devenait le plus ferme soutien extérieur du franquisme, se substituant à Hitler et à Mussolini. A partir de 1948, l'espoir d'une intervention des « démocrates » s'évanouit complètement, et en 1953, devant le pacte U. S. - Franco, cet espoir et cette sympathie se transformèrent en hostilité ouverte et profonde. Les Etats-Unis, non seulement avaient été les principaux responsables de la survie du franquisme dans l'époque critique de 1946, mais de plus, sept ans plus tard, ils l'aidèrent de nouveau à surmonter une des plus graves crises économiques de son existence et devenaient son principal allié. A mesure que le peuple espagnol s'est rendu compte que les Etats-Unis ne pensaient jamais sérieusement à aider à restituer les libertés démocratiques en Espagne; à mesure aussi qu'il a vérifié qu'ils sont le soutien le plus efficace de la dictature, et que les bases militaires américaines sont une menace constante pour sa liberté, et un danger terrible en cas de troisième conflit mondial, l'animosité du peuple contre la politique impérialiste et belliciste du gouvernement des Etats-Unis ne connaît plus de limite...

Mais les changements d'attitude furent encore plus notables de la part du régime fasciste espagnol et des « sauveurs » de la démocratie dans le monde. Les Etats-Unis passèrent rapidement l'éponge sur le rôle du franquisme pendant la Seconde Guerre mondiale. La presse espagnole, dépendante du gouvernement (qui n'avait pas manqué une occasion pour publier toutes sortes de commentaires injurieux contre les Etats-Unis dont la

virulence provoqua plus d'une fois de brutantes manifestations d'étudiants phalangistes portant des pancartes hostiles et criant « A bas les Yankees ! » changea radicalement d'attitude devant le triomphe des Alliés, et les attaques se convertirent en éloges serviles.

En avril 1950, divers hommes d'Etat et hauts commandements militaires se prononcèrent pour l'intégration de l'Espagne dans la défense de l'Europe occidentale, et finalement à lieu la réunion des ministres des Affaires étrangères de France et d'Italie, à Washington avec le secrétaire d'Etat nord-américain, Dean Acheson, pour discuter du problème de la sécurité de la Méditerranée.

La même année, le groupe hispano-américain — à l'exception du Mexique — et le groupe arabe proposant aux Nations unies l'annulation de l'accord sur l'isolement de l'Espagne franquiste, pris quatre années auparavant au cours de la première réunion de l'O. N. U. à San Francisco. Les votes furent favorables au franquisme cette fois-ci, et les « champions de la démocratie » renouvellèrent des relations diplomatiques avec Madrid.

Finalement, le 25 septembre 1953, et après des longues négociations, le Conseil des ministres de Franco annonça dans une note officielle que, le lendemain, seraient signés les accords entre le régime franquiste et les Etats-Unis au ministère d'Etat, par l'ambassadeur américain Dunn et le ministre espagnol Martín Artajo.

Ainsi étaient satisfaites les ambitions géopolitiques et stratégiques des techniciens militaires du Pentagone, qui n'étaient pas peu valorisés par l'établissement des bases en Espagne. Le régime fasciste du général Franco obtenait pour sa part :

- la rupture de l'isolement international et la consécration de son régime.
- une énorme aide économique (estimée à plus de 2.500 millions de dollars en 1965) qui lui permettrait de surmonter ses grandes difficultés financières.
- d'importantes modifications de ses effectifs militaires. (A suivre)

2e UNION REGIONALE

Tous les camarades et sympathisants de la région parisienne intéressés par le problème de

La faim et les vaches sacrées en Inde

sont invités à venir écouter le samedi 14 janvier 1967, 24, rue Ste-Marthe, Paris (10e), le camarade Hem Day, qui revient de ce pays mystérieux et misérable.

LE DOCTEUR SCHWEITZER

Oh! sieurs « bien-pensants » : Parlons-en maintenant de votre docteur « bien-pensant » catholique, apostolique, soi-disant après inconscience. Combien nous avons été rasés pendant des semaines par la radio, la presse, le cinéma, etc., au sujet du docteur Schweitzer.

A présent, personne n'en parle plus. C'est à notre tour présentement à l'heure où les agissements de ce docteur vénéré de l'Eglise catholique commencent à se faire jour.

L'hôpital de Lambaréné, où ce docteur exerçait, laissait beaucoup à désirer, tant du point de vue de son aménagement que de celui des règles les plus élémentaires de l'hygiène. Un vrai scandale. Que d'abus ont dû

être commis en cet établissement pour pouvoir traduire devant le tribunal de Libreville une infirmière du docteur Schweitzer pour homicide. Mile Loti Schimblir (une nonne peut-être, Oh! ma sœur dévouée dans la grâce de Dieu) a été accusée de la mort de cinq malades et condamnée de ce fait. « Et l'on entendit, à l'occasion du procès — dit l'information — que bien d'autres lacunes ou défaillances avaient déjà été constatées dans le passé ».

Si c'est cela le représentant de la foi catholique le plus encensé, le plus adoré, qu'est-ce que ce doit être des autres protégés de la sainte Eglise ?

ESOPE

APPEL A TOUS LES MILITANTS DE LA 2ème U. R.

Le troisième dimanche de chaque mois assemblée générale de la 2ème U. R.

SINGLE SOCIAL
58, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. 1 TRU. 73-64
Administration: J. SORIANO
Pontenay-sous-Bols (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque,
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. n° 13.507-56, Paris.

ABONNEMENTS
Six mois: 13 F
Un an: 25 F

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-62
Tél. Imprimerie: BEL. 57-73

LE COMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

CONSUMMATUM EST

La comedia (plebiscitaria) ha terminado



¿Otra vez?

Si Franco hubiese salido minoritario, ¿quién y qué le hubiese impedido anular el Plebiscito?

FRANCO y corifeos vociferan «victoria». El 90 % ha votado Ley Orgánica. El espectáculo ha sido bien organizado. Hay gente que ha votado inconscientemente, porque sí, «porque tengo voto», «porque han dicho que hay que hacerlo». Otra porque Franco les ha facilitado modesto alojamiento, en barrios improvisados.

Hay personas — muchas, muchísimas — que han dado el «sí» de las niñas; por miedo al vecino falangista, al guardia que mira, al soplón que escucha, al burgués que despierta, al comisario que acusa, al juez que encausa y al guardia que encierra.

Hay también los enfermos que votan, y los emigrados al extranjero, y los partidarios de la abstención, votantes igualmente por el «sí» aunque les pese. Ayuntamiento en bloque dijeron sí a Franco. Eso, curas, secretarios y caciques, saben como se hace.

Y es que en régimen de dictadura las cosas se suceden siempre con un ritmo regular perfecto. Franco aun ha sido modesto renunciando al 100 por 100 me-



A ti no te viene de un voto

nos décimas de Stalin, Hitler, Nasser y consortes. Deja un 10 por 100 en abandono para pasto del No y del yomenfutismo ciudadano. Los ausentes no se preocupan de votaciones aunque les timen la papeleta, al igual que los muertos, que suelen votar a veces, y más cuando hay que proporcionar un 90 % al tirano. Jamás de la vida los refugiados políticos darían un sí abyecto al factor de un millón y medio de cadáveres de españoles. Sin embargo, por mano falangista lo han dado. Igual los emigrados económicos, y los «emigrados políticos» del país sin haberlo nunca abandonado; esos que han dicho ingenuamente No y los que no han dicho ni una cosa ni otra. Todo el mundo vota en Franconia cuando la maldad organizada, reaccionaria, lo impone.

La inconsciencia política podría ser grandísima en esta España salida del pánico de 1933, del hambre de durante quince años (o treinta), y sin preparación escolar ni derechos cívicos ni nada que se asemeje. La palurdes ciudadana podría haber tomado carta de naturaleza en este malhadado país sometido a régimen fascista gracias a la lira, al marco, y últimamente al dólar, y ello añadido a la presión del recuerdo, sangriento y pavoroso, adornado con millón y

medio de calaveras «protectoras» de la paz de Franco.

Y ahora rumbo al Mercado Común, puesto que las democracias forasteras no son exigentes. Franco les ofrece, en primer fruto, el resultado de un referéndum «popular y democrático». El Estado franquista ha podido gastar millones de duros en propaganda, viajes y comisiones, en tanto la oposición — tímida, puesto que el descaro puede atraer el desahucio, el palo o el disparo — no ha tenido ni asomo de derecho a cubrir muros con pasquines, ni montar tribuna en lugar público o cerrado, ni organizar una pequeña manifestación que no haya terminado a palo seco y con saucidades en las delegaciones, ni murmurar en corrillos antifranquismos que pueden pagarse caros. Incluso «La Vanguardia», propagadora del Sí, reclamó justificación del No para valorizar el triunfo franquista que precedía. Mas no hubo caso. Incluso un diario conservador como «Le Figaro», pudo anunciar que Franco hablaría la víspera de la «contienda» para contrarrestar el mal efecto de una propaganda masiva en pro del «sí». Si que no admitía oposición ni abstención de ninguna especie. En régimen totalitario, referendums y plebiscitos se ganan por adelantado; Francia, Italia, Alemania, Rusia, Portugal y Egipto, lo saben por triste experiencia, y ahora España también. Lo

S.T.A.

CALENDARIO PARA 1967
Ha aparecido.

Contiene, como cada año, una portada en tricornia y doce reproducciones de esculturas célebres. El texto ha sido encargado al compañero Vicente Artés, que, con el cuidado y la voluntad en él habituales, ha hecho una magnífica exposición relacionada con el trabajo humano y los descubrimientos de la ciencia.

Comprende las 12 hojas correspondientes a los 12 meses del año, con los datos facilitados por el Observatorio Meteorológico, concernientes a las diversas fases de la luna y demás datos interesantes contenidos asimismo en el Calendario de S.T.A. de 1966.

Su precio, pese al aumento constante que sufren todos los artículos, no variará: 3,50 F el ejemplar.

Pueden desde ahora las Secciones de S.T.A., amigos y simpatizantes formular sus pedidos a: Consejo Nacional de S.T.A., 85, rue de la Concorde, 31-Toulouse. Y en el «C. S.»

El ideario de Práxedis G. Guerrero

por JOSE MUÑOZ COTA

FRANCO muchos los recios varones que sembraron su corazón para que germinara la Revolución Social en México.

Cuando el pueblo sufre, los hombres puros, como en el poema de Andrés Bello, ponen su corazón a la violencia para que la sangre haga el milagro.

Entonces la selva devora a los mejores; pero ningún pueblo entra en la revolución y sale con el alma del mismo color. Hasta los más reacios dicen, a su pesar, palabras de esperanza.

Pocas figuras en la historia cruzaron vestidas de ensueño, con el ensueño más puro, como el poeta Práxedis G. Guerrero.

Práxedis fue libertario porque fue poeta; vivió en poesía porque fue libertario.

A la manera de Tolstói y de Kropotkin, Práxedis renunció a la herencia; rompió el ancla de sus bienes para concurrir con sus manos al reparto de las lágrimas del pueblo.

Después, una mañana, arrugó su paciencia, su estoicismo, y los puso a quemar el fuego del alba; porque el alba siempre es roja. Pero Práxedis no abandonó la pluma cuando empuñó la carabina. Identificó las armas. Peleó en Viesca, en Palomas, en Las Vacas; pero escribió estas páginas con la elocuencia del estilo identificado con la sangre.

Hay un episodio conmovedor: Práxedis odiaba el odio. El odio emponzoña los pétalos del alma, y, sin embargo, comprendió la necesidad angustiosa de combatir a los tiranos. Ofrendó a la lucha su más preclaro sacrificio, el de su repugnancia a la violencia. Escribió: «Para luchar por la libertad no hacen falta odios; sin odio se abren los túneles, sin odio se ponen diques a los ríos, sin odio se hiere la tierra para sembrar el grano, sin odio puede aniquilarse a los despotismos, puede llegarse a la acción más violenta cuando sea necesario para la emancipación humana.»

Pensamiento de él es este: «Si no podéis ser espada, sed relámpago; pero Práxedis fue espada y fue relámpago. Quizá porque el relámpago es la espada con que se corta la dictadura de la sombra...»

Creó una pedagogía en llamas: «Habláis de amor a los hijos mientras vuestra pasividad les prepara una vida de esclavitud. Algún día ellos bendecirán vuestro amor, cuando se vean tratados como bestias.»

No la paz de los panteones, ¡la paz del hombre creador! «Hay que trabajar, trabajar duro y constante para que terminen los horrores de la paz, que tanto aman los corderos y sus pastores.»

Una vida en tensión de libertad: «Maldice a los descontentos, vosotros los que amáis la estabilidad del hongo...» «Cread un idolo y os pondréis un yugo.»

Cuando sonó el minuto de la cólera: «Imaginaos un tigre, un lobo, una fiera cualquiera rabiosa o hambrienta, atacando a vuestros compañeros y amenazando vuestra propia vida. Supongo en vosotros algunos sentimientos humanitarios, cierto valor y serenidad de ánimo, y a vuestro alcance un arma. ¿Qué haríais para evitar los daños de la fiera? ¿Escogeríais la súplica, la prédica moralizadora, la amenaza con los juicios de la historia; argumentos incomprensibles para la bestia, o tomaríais el arma que mata?»



Un voto de calidad

enojoso, lo ridículo y oprobioso, sería que los Estados demócratas que han vivido la trágica experiencia del nazifascismo que crió al cuervo que nos — y les — sacó los ojos, admitan la «carta ciudadana-europea» que se ha añadido Franco, para admitir a éste en el Mercado Común. A «éste», que ha convertido a España en un mercado de esclavos pese a la desaparición de Hitler y Mussolini, los dos grandes esclavistas que se sobreviven en la figura viscosa y moralmente leprosa de un «caudillo» que, por error de los Aliados, no fue juzgado al lado de Goering en Nuremberg...

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

INFANCIA ARGELINA

UNAS maestras de escuela han efectuado un viaje a Argelia, en plan de cerciorarse de la vida social en aquel país a los cuatro años de su independencia. Como es de comprender, lo que mayormente ha retenido su atención ha sido lo relacionado con el desenvolvimiento de la infancia.

Del período heroico de la lucha con-

benos y se aduce constantemente. Pero el ideal, (y en el caso nuestro se sobrentende que se hace referencia al anarquismo) como las plantas, si no crece; si no toma vuelo; de no adelantarse y tomar savia del propio ambiente, se mustia, declina, pierde pujanza. Hay por ahí grupitos, músculos cenáculos, capillitas; incluso con sus periodiquitos, sus revistitas, pero todo queda reducido al restringido ambiente de los iniciados; todo queda en familia. Y como sea que la familia no aumenta, no se incorpora gente moza a tales agrupaciones, pasa el tiempo, las cabezas van encaneciendo, hoy fallece uno, mañana fallecerá otro... Y el resultado es de prever.

Considerar que nuestras ideas son las mejores; estimar que nuestro ideal no ha perdido valor de actualidad, es buena cosa. Pero reviste singular importancia propagar, difundir el ideal que se tiene en estima. Hay que salir del propio caparazón; hay que eludir los cotos cerrados y dar a conocer las ideas a quienes saben y a los que no saben; a los cultos y a los incultos.

Hace un par de meses, en una propiedad a orillas del lago Como, uno de los más pintorescos de Italia, tuvieron lugar unos coloquios con el sugestivo tema: «Presente y porvenir de la Cultura». Acudieron elementos intelectuales de diversos países, por lo que las sesiones tuvieron alcance internacional. Leído el resumen de los debates y las conclusiones, se comprueba lo que uno ha observado en comicios de esta naturaleza: todo se circunscribe a dos corrientes de opinión; una reflejando el liberalismo burgués y la otra el punto de mira comunista.

Pero hay algo de singular importancia por el alcance internacional y

tra el colonialismo, queda como estela romántica, en la mente infantil himnos de amor y de paz que, con fervor de apostolado, enseñaron unos pocos maestros y maestras de tierra argelina que soñaron, tras el triunfo, una resplandeciente vida nueva, saturada de ejemplaridad. A algunos, su anhelo de pureza, su repudio al respecto de la podredumbre política les costó la vida. Voces de niños y niñas entonan en su lengua.

Nosotros al mundo entero diríamos. Nuestro firme clamor de libertad. Construyamos nuestro país. Sin nunca más cárceles ni enemigos.

Los himnos han quedado; pero no han desaparecido las cárceles. Y los enconos de las pasiones políticas han creado fratricidas enemistades entre aquellos que deberían de sentirse hermanos.

Y esas dos maestras, Nelly Beaupere y Marie-Claude Sany, refieren que en Argelia la situación está bien lejos de ser agradable, con su régimen de estructura militar, aunque se llama socialista. Ambiente de miseria; muchísimos sin trabajo. ¡Un solo salario para diez personas! Y salarios de hambre, infinidad de familias numerosas. Y los niños abandonados vagabundeando por la calle. Si, algunos van a la escuela. Existe el Socorro Nacional Argeliano mediante el cual algunos que eran goffillos pueden aprender un oficio. Pero está la gran cantidad de niños y niñas que carecen de escuela, y que pasan hambre. El mundo infantil argeliano que, burlando la policía, que trata de evitar el mal efecto de la realidad, pide un poco de pan a los forasteros. Toda una generación con poco pan y ninguna instrucción.

Millones y millones de niños, de unos y otros países, se hallan en iguales, o peores condiciones que esa desventurada infancia argeliana. ¿Cuántas posibilidades malogradas! ¿Cuántos y cuántos hombres y mujeres que hubieran podido aportar inteligencia y valor moral en la vida social no han sido, no son nada, por no haberse educado en sus años de infancia!



transcendencia de los debates en los que se abordan temas vitales en el orden social de cultura y convivencia humana. Se trata de las llamadas Rencontres Internationales de Genève. Son reuniones anuales en las que se aborda un tema en torno al cual diversos ponentes exponen su criterio particular. Luego se establece un debate público, donde libremente se pueden refutar tales o cuales apreciaciones, y exponer, si se quiere, opuestos puntos de mira. Todo ello queda recopilado en un denso volumen que se difunde por diversos países, en lengua francesa, que ya es sabido tiene alcance internacional.

Poseo dos volúmenes que corresponden a los años 1947 y 1961. Tema de discusión del primero fue: «Progreso Técnico y Progreso Moral». El segundo «Las condiciones de la Felicidad». Conocidos elementos intelectuales de diversos países expusieron meritorias apreciaciones. Valiosas intervenciones hubo en los debates públicos. Abiertamente se hizo la apología del marxismo en tono polémico con apreciaciones humanistas de tendencia liberal antimarxista. Pero brilló por su ausencia el sentir anarquista. Heme informado de lo que fueron las Rencontres de Genève del año pasado y de los anteriores. Y bien; el anarquismo no ha dejado huella, su voz no se ha oído. ¿Es que internacionalmente no poseemos elementos preparados para exponer nuestros ideales donde otros, con más o

menos preparación, expongan el suyo?

Si, si los hay. No faltan quienes se puedan presentar en un comicio de tal naturaleza, en donde, tras de manifestarse y tomar savia del propio ambiente, se mustia, declina, pierde pujanza. Hay por ahí grupitos, músculos cenáculos, capillitas; incluso con sus periodiquitos, sus revistitas, pero todo queda reducido al restringido ambiente de los iniciados; todo queda en familia. Y como sea que la familia no aumenta, no se incorpora gente moza a tales agrupaciones, pasa el tiempo, las cabezas van encaneciendo, hoy fallece uno, mañana fallecerá otro... Y el resultado es de prever.

Considerar que nuestras ideas son las mejores; estimar que nuestro ideal no ha perdido valor de actualidad, es buena cosa. Pero reviste singular importancia propagar, difundir el ideal que se tiene en estima. Hay que salir del propio caparazón; hay que eludir los cotos cerrados y dar a conocer las ideas a quienes saben y a los que no saben; a los cultos y a los incultos.

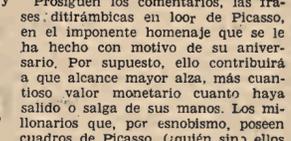
Hace un par de meses, en una propiedad a orillas del lago Como, uno de los más pintorescos de Italia, tuvieron lugar unos coloquios con el sugestivo tema: «Presente y porvenir de la Cultura». Acudieron elementos intelectuales de diversos países, por lo que las sesiones tuvieron alcance internacional. Leído el resumen de los debates y las conclusiones, se comprueba lo que uno ha observado en comicios de esta naturaleza: todo se circunscribe a dos corrientes de opinión; una reflejando el liberalismo burgués y la otra el punto de mira comunista.

Pero hay algo de singular importancia por el alcance internacional y

Hay un hombre que ha cumplido los ochenta y cinco años, esa edad avanzada en la que muchos, la inmensa mayoría de quienes a ella llegan, dirían que han perdido ya la vitalidad, que son más muertos que vivos, arrinconados, callados, sombra y ruina, casi nada. Y bien ese hombre de edad provecia, artista del pincel, no se da por vencido, no se considera una ruina, no se retira al rincón de los viejos chochos. Diríase que su mirada ve más allá del horizonte, escuchando el futuro; brida suelta a la imaginación juvenil, en pos de nuevas formas, de trazos distintos a todo el rastro del pasado. Es esa voluntad, esa energía mental de Picasso lo que uno más admira, lo que más se tiene en estima, lo que, ¿cómo no decirlo?, resulta aleccionante. Si, ya se: muchos de los nuestros llevan sobre los hombros el peso de una dura vida de trabajo. Pero luego están los que se acordaban, los que se acogotaban, los que no llegan a poner temple a la voluntad, y se hacen vegetorios por desidia.

Prosiguen los comentarios, las frases, ditirámicas en loor de Picasso, en el imponente homenaje que se le ha hecho con motivo de su aniversario. Por supuesto, ello contribuirá a que alcance mayor alza, más cuantioso valor monetario, cuanto haya salido o salga de sus manos. Los millonarios que, por esnobismo, poseen cuadros de Picasso, ¿quién sin ellos puede obtenerlos? podrán refocilarse más aun al mostrar a sus amistades su tesoro. Quizás más de uno sea descendiente de los que despreciaban las telas de Van Gogh en vida del infortunado pintor holandés. Es posible que lo mismo le hubiera ocurrido a Picasso de no haber contado con Apollinaire y el grupo de escritores y críticos amigos suyos que le ensalzaron y le pusieron de moda.

Es tan extensa, tan variada la obra pictórica del homenajeado artista, que ofrece matices para todos los gustos.



Los. No pocos prefieren, preferimos, sus cuadros primeros, los del que llama «período azul» en que reflejaba el dolor de los humildes, criaturas desamparadas, mendigos, pobres artistas de circo, vidas abandonadas por la sociedad. Si, sí, conocemos la teoría cubista, pero, francamente, aparte «Guernica», pese a que Picasso pretende sustentar ideales de vanguardia, no los conocemos obras de verdadera crítica social, como en un Goya admiramos y admirarán nuestros descendientes.

DISCOS

La tradición indica comprar juguetes a fiesta fija, y las tiendas, grandes y chicas, los ponen al alcance de las gentes, no de todas las gentes. Desde el ingenio de salón al juguete de bolsillo, hay para todos los gustos, y todos los gustos.

Porque el juguete, de origen inocente, reanima hoy más que ayer la existencia de clases.

Tu hijo, Obrero, no lo es de Don Dinero, y las diferencias se marcan. No creas en la nivelación social aunque líderes te lo juren. Tu niño no tendrá un juego de tren con doce vías, cincuenta unidades y plan completo de dispositivos. No puedes acudir a todo. El apartamento, el coche, la nevera, y otros cachivaches, todo a plazos, aplaza el logro de una existencia tranquila.

Te has dado juguetes, Obrero, que juegan contigo, y no eres niño. El tuyo, de niño, ambiciona divertirse con piezas de amplitud cual la ciudad de cemento que acoge a la familia. No podrás hacerlo y, declarándose hombre anticipado, el niño escribirá un quitarrón yesoso. Le dirás no, y meterá el puño en el bolsito de su madre.

La ingenuidad está lejos de la infancia. Esta sabe que a los 40 el trabajador ya es viejo, y precipita su adolescencia. Tiene fiebre de llegar a adulto, y al adulterio. La infancia de la Era mecanicista deja pronto de serlo. Es su mayor derrota, sobrevenida antes de ser capaz de luchar.

La época de hoy, Obrero, no es juguete tuyo, sino tu juguete de ella. Tienes opción a casa-nicho y a la mecánica doméstica. Pero, al precio de destajos y vulneraciones de jornada, al precio de tu salud. Marchas atrás. Los 5 de Chicago murieron por las 8 horas y tú te estropeas trabajando 10 o 12. No es un juguete, la vida del asalariado. Y guarda de caer enfermo crónico, Obrero, pues no te valdrían seguridades sociales ni seguros agrícolas.

Benditos los tiempos aquellos en los que el Obrero era más consciente de sí mismo y sus hijos se distinguían con juguetillos por ellos mismos inventados.

DISCOBOLO

MANUEL BUENACASA

EL MOVIMIENTO OBRERO ESPAÑOL, 1886-1926, segunda edición muy corregida y mejorada de la de 1926. Presentación de Buenacasa por Juan M. Molina. Prólogo de Max Nettlau, traducido por V. Ordoñ Fernández.

FIGURAS EJEMPLARES QUE COINCIDEN en las que Buenacasa refleja sus recuerdos personales y relaciones con destacadas figuras de la vida sindical, política y social de España.

Precio del ejemplar en librería: 13 fcs.

Correspondencia, pedidos y giros a: Heleno Molina, 11, rue Jean Molnion, Paris (X^e), C.C.P., Paris 2316766. Y a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.

★

DE L'ANOIA AL SENA SENSE PRESSA

Libro caustico, veraz, leible, aplaudible, y maldecible.

La impostura católica y la libertad de conciencia

por F. DURAN ESQUIUS

El Vaticano en 1789, año de la toma de la Bastilla, dio órdenes a los obispos para que todas las iglesias del planeta organizaran misas y procesiones pidiendo a los fieles resistir violentamente contra las nuevas ideas del infierno; orar y rezar con fervor para pedir a Dios que exterminase por el fuego y la peste, a todos los republicanos y librepensadores del mundo. Pero como se sabe que Dios es más sordo que una tapa, «los rezos de los años no se oyeron en el cielo». Siendo así que las tropas de los «sans culottes» entraron victoriosas en Roma, hicieron al papa prisionero y, de acuerdo con el papa italiano, eliminaron a la monarquía.

El cardenal Quirramonte, que desde la detención de Pio VI (que murió deportado en Valence) dirige el Vaticano, siendo nombrado Papa con el nombre de Pio VII, mandó este mensaje a las fuerzas de la República: «La forma de gobierno democrático que habéis adoptado, ¡oh!, queridos hermanos, no repugna al Evangelio, al contrario, ya que ello exige todas las virtudes sublimes que sólo se aprenden en la escuela de Jesucristo; y si ellas son escrupulosamente practicadas por vosotros, harán la felicidad, la gloria, y el espíritu de vuestra República.»

Un mensaje del cual trasluce el más cínico oportunismo y la más refinada hipocresía, puesto que algunos años más tarde, tras la caída de Napoleón, este zorro de Pio VII no perdió ni un instante para restaurar en Italia la intolerancia insuperable del Santo Oficio. En España igualmente, la Constitución liberal de 1812 fue destruida y la Inquisición restablecida; todos los hombres a rebueltas, partidarios de la libertad, fueron perseguidos y expoliados por la saña clerical, ya que si algunos salvaron el pellejo fue pasando los Pirineos.

Según las tácticas demagógicas adoptadas por el último Concilio Vaticano, la Iglesia ha tomado nuevos modales «progresistas»; tanto es así que el jefe del Catolicismo se ha transformado en pregonero de la paz internacional y de «todas las libertades humanas». Para mejor comprender la poca seriedad, o mejor, la impudicia de tal empresa, basta mirar lo que ocurre en Portugal y en España, donde desde hace años todas las libertades políticas y sociales son pisoteadas por la bota clerical-fascista. En tal ocurrencia, dichos mensajes de paz parecen farsas que no hacen reír, ya que el viejo histrion de la «moral» católica se parece más al buitre que a la paloma.

Que la Iglesia tenga el descaro de hablar de paz, fraternidad y civilización, es una ruindad sin otro calificativo, pues históricamente se certifica que la estructura orgánica y procedimental del Catolicismo es por esencia liberticida y aun homicida; toda su morfología y sus dogmas descansan sobre la violencia y la impostura, originando montones colosales con millones de cadáveres de personas torturadas y ejecutadas. Son las terribles matanzas de paganos (politeístas) y herejes, exterminados por santos emperadores cristianos: los Constantino, los Teodosio, etc. en Italia, Bizancio, Alejan- die, Alemania y Países nórdicos de Europa, por el sanguinario San Carlos llamado el Magno, que, como lo dijo el genial Voltaire, «delegó una gran parte de la población de Sajonia, para convertir la obra mitad». El poeta franco, Tarudé, contemporáneo de este emperador, dice: «El rey cree en Dios y obra al servicio de Dios. Entonces los obispos bendicieron el agua, llevando a los paganos al bautisterio. Si hay algu-

no que se niega a inclinarse contra la voluntad de Carlos, éste lo manda colgar, decapitar o quemar.»

El horrible exterminio de los católicos o albigenses del Languedoc, en cruzada contra la libertad de pensar, organizada por el Papa Inocencio III, fue aplicado contra los incredulos sin respetar ni edad ni sexo. La matanza contra los protestantes del Luberon (Vaucluse) llamados los vaudoués, y las de Trianda, Flandes, de la San Bartolomé, los Dragones de Luis XIV... Los 12.000.000 de indios sudamericanos exterminados por el Santo Oficio. La liquidación total, en España, de todos los españoles de religión judía, o mahometana, que no quisieron convertirse, unos crímenes ordenados por los Reyes Católicos, responsables de haber introducido la Inquisición en la península ibérica. Pero no fueron únicamente los judíos y mahometanos las víctimas de la intolerancia y de la rapacidad clerical, sino igualmente todas las familias que, siendo poseedoras de propiedades y de una cierta cultura, demostraron poco interés por los absurdos propagados por los curas, por cuya causa dichas personas fueron condenadas y despojadas en beneficio de los conventos. De 1492 a 1820 murieron en Sevilla más de diez mil personas en las hogueras atribuidas a Cristo Salvador (de muertos), y más de ciento cincuenta mil en Andalucía, Castilla, Valencia y Cataluña. Siendo así que después de la llamada Reconquista (la Recon-

quista) para convertir la obra mitad. El poeta franco, Tarudé, contemporáneo de este emperador, dice: «El rey cree en Dios y obra al servicio de Dios. Entonces los obispos bendicieron el agua, llevando a los paganos al bautisterio. Si hay algu-

no que se niega a inclinarse contra la voluntad de Carlos, éste lo manda colgar, decapitar o quemar.»

El horrible exterminio de los católicos o albigenses del Languedoc, en cruzada contra la libertad de pensar, organizada por el Papa Inocencio III, fue aplicado contra los incredulos sin respetar ni edad ni sexo. La matanza contra los protestantes del Luberon (Vaucluse) llamados los vaudoués, y las de Trianda, Flandes, de la San Bartolomé, los Dragones de Luis XIV... Los 12.000.000 de indios sudamericanos exterminados por el Santo Oficio. La liquidación total, en España, de todos los españoles de religión judía, o mahometana, que no quisieron convertirse, unos crímenes ordenados por los Reyes Católicos, responsables de haber introducido la Inquisición en la península ibérica. Pero no fueron únicamente los judíos y mahometanos las víctimas de la intolerancia y de la rapacidad clerical, sino igualmente todas las familias que, siendo poseedoras de propiedades y de una cierta cultura, demostraron poco interés por los absurdos propagados por los curas, por cuya causa dichas personas fueron condenadas y despojadas en beneficio de los conventos. De 1492 a 1820 murieron en Sevilla más de diez mil personas en las hogueras atribuidas a Cristo Salvador (de muertos), y más de ciento cincuenta mil en Andalucía, Castilla, Valencia y Cataluña. Siendo así que después de la llamada Reconquista (la Recon-

Le Directeur de la publication: YVES OBEUF
IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Cholsy-le-Roi (Val-de-Marne)